

Sultane Gimac

DANS LE VENTRE
D'ANNABA

Roman



Troisième partie

**Sur les traces de Rosemonde
en compagnie d'Isabelle**



Le 15 juin 2003, Le Havre

Le jour du grand départ est arrivé, jour clé pour le voyage d'Annaba.

Ce n'est pas forcément le jour le plus important, mais juste le jour de l'envol. Les mues qui ont servi à la construction des ailes sont passées par divers état de chrysalides. Ont suivi diverses incubations qui me laissent des goûts agréables comme celui de l'espoir ou de la victoire et de la découverte d'autres mondes.

Espoir d'envol vers des aventures nouvelles et vers l'apprentissage de la vie maritime.

C'est l'heure des mutations et de la délivrance du passé douloureux.

Joseph m'a vêtue d'une lourde cuirasse qui ne m'aide pas forcément à construire ce rêve. Mais je vais l'aider à construire sa fin. Il fait et fera toujours partie de ce voyage.

Vais-je enfin me retrouver et retrouver le calme que la mer peut offrir aux marins ? Je veux le croire. Je pars confiante.

Je sais que la mer a consenti à m'adopter. Aujourd'hui, je quitte définitivement les amers souvenirs.

Je réintègre la mer comme seule issue à la vie.

Waouh, à moi l'aventure, un an jour pour jour après que j'aie commencé à la ruminer. Un vrai départ, préparé pour suivre au plus près les traces de l'énigme Rosemonde et découvrir mieux son identité. Loin de moi l'intention de vouloir l'importuner, mais j'ai une grande attirance pour le mouvement et j'ai besoin d'un but pour avancer dans la vie. Le secret de Rosemonde, aussi horrible semble-t-il être, est tombé à pic et il donne forme à mon parcours. Je pars à la conquête des horizons déjà frayés par Rosemonde, mais nouveaux pour La Princesse Sultane.

La météo est bonne et l'équipage au grand complet. Moi, seule humaine organique, et Tremblet, mon lapin en peluche trouvé dans une rue de Sète le jour de l'achat du voilier. Ce fut comme un clin d'œil au marin superstitieux que je ne dédaigne pas d'être et je décidai définitivement de l'adopter. Le Metteur En Scène invisible et discret est à bord, toujours à manigancer les histoires maritimes qui me conduiront à bon port. Enfin au-dessus de nous, toutes Mes Bonnes Étoiles, car je suis persuadée qu'avec toutes celles qui peuplent le ciel, il y en a forcément plusieurs de bonnes. Je n'oublie pas non plus d'emporter avec moi le tampon du bateau d'Annaba que j'ai récupéré dans la boîte de Pandore et l'os infernal qui, j'ai décidé, me portera chance et pour lequel j'ai fabriqué un écrin-maison façon gros-doigts. Sans compter les fringues et tout le berzingue appartenant à Rosemonde. Pour couronner le tout,

une carte postale de Gauguin, en remplacement d'une photo Des Marquises, qui prend place dans mon journal de bord. Mon passeport que j'ai dû refaire faire avant de partir en faisant une déclaration de perte au lieu d'accuser Capitaine Jury de ne me l'avoir jamais rendu. Et bien sûr le journal intime de Miss Monde qui, à défaut de son journal de bord jamais retrouvé, donnera un grand nombre d'indications sur ses trajets.

À force de raconter des broutilles, je suis déjà à deux heures au large de Sète. La mer est belle, force 2 à 3, j'avance toutes voiles dehors à 4 nœuds, au bon plein et je mets Barbara à fond les manettes sur le pont :

*Est-ce la main de Dieu, est-ce la main de Diable
Qui a mis sur la mer cet étrange voilier...*

Je pleure comme une baleine sur cette chanson qui semble écrite sur mesure pour moi.

*Est-ce la main de Dieu est-ce la main de Diable
Qui a mis cette Rose au jardin que voilà
Pour que l'ardent amour ...*

Et je redouble de larmes de crocodile en écoutant ces paroles qui me narguent, ayant laissé derrière moi ma dernière conquête amoureuse. Celui que je n'osais attendre et qui est ni plus ni moins l'Expert de mon voilier. Son vrai nom c'est Philippe, mais je préfère dire l'Expert, ça lui va bien. À force de se coucher partout bizarrement pour inspecter les moindres détails de la coque, on s'est vautré à notre tour pour explorer les corps, pour apprécier les qualités et détecter les éventuels défauts. Mais il n'en a pas. Il est parfait : sculpté, musclé, magnifique, et cerise sur le gâteau, il a une bite à faire rougir de jalousie tout un régiment de pompiers. Alors je l'ai acquis, sans façon, avec le voilier.

Acquis est un bien grand mot, car il n'est pas encore question de voyager à deux. Je sais pertinemment qu'il ne va pas quitter sa famille pour moi, une sans-famille, sans nom, ou du moins avec un minuscule prénom ridicule à la con.



21 juillet 2003, en mer entre Le Havre et Marseille

Le voyage m'a déjà largement détachée du monde terrestre. J'avance sur l'eau, placée à l'avant d'Annaba, je ne me lasse pas de regarder son étrave qui mord la mer. J'ai la sensation de le guider vers les horizons charmeurs et changeants de la Bretagne, en marchant sur l'eau. Je suis la reine des mers en puissance qui ne sait pas rester, qui ne sait rien garder, qui part sans revenir sur ses pas. La Vendée est déjà derrière.

Je me cache derrière les départs et je laisse sur terre mon enfance, ma mémoire, le tissu de mes douleurs. Ainsi le tatouage de la culpabilité offert en cadeau par la mer pour mes sept ans va peu à peu s'estomper, revenir à son propriétaire originel et s'y fondre.

Joseph me regarde sans dire mot. Comme le voilier, il me suit docilement. Il paraît tranquille de voir passer les côtes de l'Espagne et déjà de voir disparaître le Portugal.

Je vais loin et je vois loin. Je traverse le détroit de Gibraltar et je me retranche dans la connaissance des souffrances intérieures. Joseph est à l'affût de tous les signes extérieurs de mon bonheur. Il est en manque.

J'avance sans aucune envie de m'arrêter, si ce n'est le besoin de se reposer dans la baie de Port-Lligat à Cadaquès, pour enrayer le mal-être de Joseph et lui apporter les soins nécessaires au maintien de sa santé.

Une contrariété bénéfique grâce à la visite du musée du peintre Salvador Dali. La lumière de cette maisonnette de pêcheur se reflète dans les yeux de Joseph qui semble émerveillé à chaque fois qu'il rentre dans une nouvelle pièce. Je suis agréablement surprise par cette structure labyrinthique qui nous amène, par d'étroits corridors dénivelés soit dans de petits espaces chaleureux, soit dans des voies sans issue. Cette demeure me fait penser à mon cerveau dans sa complexité non conformiste.

L'entorse à mes envies de poursuivre sans escale jusqu'à Marseille, la première ville de base de mon itinéraire se transforme donc en pause douce et récupératrice.

À quatre heures du matin, après une première navigation non-stop, je contourne l'île du Frioul. Un spectacle grandiose s'offre à moi. Loin de moi l'intention de mystifier, mais je jure devant Jésus que des personnages géants en ombres chinoises théâtrales s'agitent pour me saluer. *Saperlitotoche!* Je sais que certains médicaments contre le mal de mer provoquent des hallucinations, mais d'un, je n'en consomme pas, et de deux, le spectacle est bien réel. Les parois de l'île bougent à l'unisson puis deviennent un écran de cinéma. Première entrée de port, première surprise. Qui s'amuse à me faire entrevoir l'ombre du Dernier Homme ayant pris possession de moi en dominant Marseille ?

L'ombre s'éclipse quand Annaba2 s'introduit par la porte réduite des deux bouées rouge et verte. Après avoir passé à gauche de justesse le danger de la cardinale est, je constate que les places des visiteurs le long du ponton en béton sont toutes occupées. J'hésite à me garer à couple, car ce mode d'amarrage n'a pas l'air de faire fureur dans ces environs. Je songe aussi à jeter l'ancre dans l'avant-port, mais je risque par la même occasion d'occuper tout l'espace au risque de gêner le passage des bateaux en mouvement. Et puis je sais que c'est strictement interdit. Je préfère taire mon arrivée plutôt que de m'annoncer à la V.H.F. D'abord parce que je ne veux pas entraver le sommeil de la capitainerie et surtout, j'ai peur d'être déroutée vers un

autre port par manque de place, comme c'est souvent le cas en cette saison vacancière. Tout en tournant pour m'assurer qu'une place ne viendrait pas miraculeusement se présenter, j'aperçois l'incroyable. À tribord de l'entrée, cinq vastes pontons en bois totalement vides si ce n'est un autre voilier esseulé. À croire que le spectacle continue. Je ne m'étonne donc plus de rien avec les temps qui courent et j'amarre Annaba2 en bout de ponton, tranquille Bill. Pour couper une petite faim, je me restaure en m'enfilant la dernière *tielle* restante, spécialité de Sète sans égal, une tourte aux poulpes qui vous laisse avec ce délicieux goût de *civet zourit*¹. Je peux alors sans complexe m'assoupir pour passer une bonne fin de nuit.

Le matin, de bonne heure, je suis réveillée par un gueulard de première qui vient se ruer dans mes placards. Ce n'est pas un monstre de cette nuit, c'est simplement le responsable de la capitainerie qui vient faire entendre sa voix de baryton. Qui m'a autorisée à me placer ici ? Je ne vois pas que c'est interdit ? C'est écrit en gros ! *Mea culpa*. Désolée, mais je suis seule à bord et j'accuse un peu la fatigue. Je me suis permis, ce n'est pas que je ne sache pas lire, mais la nuit, je n'ai rien vu. Ouf, le ton baisse. C'est que je dois comprendre que les pontons sont neufs et pas encore définitivement accrochés si ce n'est par un simple cordage. C'est dangereux, il va falloir partir. Il n'y a plus de place, mais il va tenter quelque chose. Exceptionnellement, il me dégote une place de premier choix. La place d'un voilier parti se promener pour trois jours. L'autre voilier donneur d'exemple, arrivé avant moi, n'a pas ma chance. Il a beau s'énerver tout rouge pour exiger une autre place, rien ! Loin de moi l'idée de profiter de ma condition féminine, mais je ne mégote pas sur l'offre d'exception qui m'est offerte, je me laisse guider pour le déplacement d'Annaba2.

Il est déjà neuf heures du matin et je m'apprête à piquer un roupillon quand j'entends frapper à la coque du

1 Civet zourit : civet de poulpe, recette réunionnaise.

bateau. Waouououh, je pousse mon cri de louve. C'est Mon Expert, bien vivant, qui est venu me rejoindre. Mon Amoureux comme récompense à ma première navigation en solitaire. C'est ça la vraie vie. Il m'apprend que j'arrive tout juste pour le déroulement du festival de la nuit des contes. Moi qui avais attribué la vision des ombres géantes au Metteur En Scène et qui le tenais responsable de toute cette imagination, je me mets à croire en la réalité des hommes.

Inutile de dire que ce n'est plus le moment de dormir. Ce lieu me paraît être déjà le bout du monde et l'endroit de prédilection pour nos retrouvailles.

Le soir, repue d'amour, je prépare le maquereau que j'ai pêché à la traîne à une sauce escargot style ail-persil-beurre comme Les Marquises m'ont appris et l'on se régale à plusieurs, voisins de pontons invités par l'imprévu. Les marins finissent par retourner à leur bateau et nous laisser à nos délices nocturnes.

Ce sera trois jours de délectation amoureuse et de douces extases à parler de nous, de nous et encore de nous. À en oublier l'épisode de Rosemonde.



Le 2 août 2003, Marseille

Après un bref passage dans le charmant port du Frioul, nous voici à Marseille. Ville refuge d'Isabelle Eberhardt, ville départ pour l'Algérie, ville de souvenirs d'enfance et ville de la Sardine. Voici ce qu'évoque pour moi Marseille et voilà pourquoi cette ville m'est si chère. Je suis heureuse de fouler son sol une nouvelle fois. Je suis contente d'aborder une terre aux références si riches.

En déambulant dans certains quartiers, je me sens déjà proche de l'Afrique, sur les traces de la Sainte-Isabelle. Marseille, le tremplin de la liberté, le refuge de la pauvreté, l'Éden de l'exil. Si Paris semble être l'exil des Russes, selon Rose, Marseille me paraît être celui des Africains.

Je profite de la ville et j'erre sans me lasser. Je tente, en parcourant les rues, d'échapper aux idées noires et aux souvenirs encore vivaces qui me hantent chaque jour. Je pense être sur une bonne voie.

Je trouve par hasard dans une petite librairie de quartier une carte postale d'Isabelle Eberhardt habillée en Africain. Par amour pour Rose, je l'achète en plusieurs exemplaires. Aussi, je choisis une carte qui représente une grande sardine dessinée en travers du Port pour l'écrire à Poussin en souvenir de l'histoire

qu'un moniteur de colonie de vacances nous avait racontée. Du haut de notre enfance, nous imaginions une sardine à l'huile géante. Cette histoire avait pris la forme de la vérité dans la bouche de Rose. Et j'avais été bien déçue d'apprendre qu'il ne s'agissait que d'un bateau échoué nommé Sardine.

Je tente de faire partager la beauté de la ville à Joseph sans trop de mal. Le soir, je lui raconte mes errances et lui me raconte sa journée de mer vécue à travers la lecture d'Henry de Monfreid.

Dans cette ville délicieuse et magique, nous nous retrouvons et j'ose sincèrement m'ouvrir à lui.